

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
Black Flowers

ÉDITEUR ORIGINAL
Orion Books
© Steve Mosby, 2011

ISBN 978-2-7578-2617-1
(ISBN 978-2-35584-106-4, 1^{re} publication)

© Sonatine, 2012, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un

Mon père était écrivain. Je voulais l'être, moi aussi, alors j'aurais forcément pensé à lui ce jour-là, même avant les événements qui allaient suivre. Mais pendant la majeure partie de la matinée, mon esprit avait été occupé par des créatures fantastiques, gobelins et autres changelins.

Et... par des étudiants aussi, évidemment.

Il était presque l'heure du déjeuner. Je contournai mon bureau et soulevai une lame du store vénitien. Dehors, les rayons du soleil de midi s'étalaient sur les dalles en contrebas. Un flot de nouveaux élèves déambulait sous ma fenêtre. Ils avaient l'air incroyablement jeunes. Les garçons semblaient vêtus pour aller à la plage, en short et T-shirt. Les filles arboraient des robes d'été, d'énormes lunettes de soleil et des tongs qui claquaient. C'était la semaine d'intégration 2010, le campus tout entier n'était qu'une immense fête. Toute la matinée, j'avais entendu la musique pulser depuis la maison des étudiants, davantage un battement de cœur ininterrompu qu'une mélodie précise.

Je laissai retomber la latte du store et retournai à mon fauteuil. En contraste avec l'ambiance enjouée et carnavalesque de l'extérieur, mon bureau était petit, terne et gris. L'air y sentait les cartons d'archivage

poussiéreux et le métal rouillé du radiateur sous la fenêtre. Je laisserais la porte entrouverte plus tard. Ros – ma supérieure – était au gymnase pour y gérer les inscriptions aux modules et notre salle commune était déserte. À l'exception du battement régulier de la musique et de l'écho occasionnel d'un claquement dans le couloir, le seul bruit perceptible dans la pièce était le ronronnement électrique du vieux moniteur de mon ordinateur.

En cet instant, j'avais deux fichiers ouverts à l'écran. Le premier : la base de données qui contenait le nom de tous les étudiants et sur laquelle je trimais depuis des semaines, laissant croire qu'elle était bien plus compliquée à établir que prévu. Le deuxième : une nouvelle que j'avais écrite et que j'avais retravaillée toute la matinée.

Je la parcourus une fois encore.

D'après mes propres critères, elle avait viré à l'étrange. Elle commençait par un jeune homme qui apprenait la grossesse de sa copine. C'était un accident : ils s'étaient laissés emporter par l'élan, puis s'étaient contentés d'en sourire. « C'était con, pas vrai ? » disaient-ils. « C'est pas à nous que ça arrivera. » Mais cela leur arrivait pourtant.

La copine décidait qu'elle ne voulait pas avorter et le gars acceptait son choix, même s'il n'en avait pas vraiment envie. Il essayait d'être correct mais plus le temps passait et plus il lui en voulait de sa décision – c'est alors qu'il se mettait à remarquer des gangs de jeunes à capuche massés au coin des rues. Ils l'observaient, le suivaient. Il se mettait peu à peu à imaginer l'existence d'un mystérieux baron du crime – une sorte de roi des gobelins – qui tendrait la main vers lui. Comme les gobelins des contes de fées, ces équivalents

urbains seraient plus que ravis de lui voler son enfant : tout ce que le jeune homme avait à faire, c'était de souhaiter que les choses se passent ainsi. Et pour finir, égoïstement, c'est ce qu'il faisait.

Pendant deux jours, rien ne se passait – assez de temps pour lui laisser l'occasion de douter de la réalité des faits – puis la grossesse s'interrompait mystérieusement.

L'histoire se terminait des années plus tard, lorsque le personnage principal rencontrait l'un des gamins à capuche au coin d'une rue et savait, en voyant les traits du garçon, qu'il se trouvait face à son fils.

Plutôt bizarre, Neil.

Ça l'était, mais le texte me plaisait bien. Quoi qu'il en soit, je l'avais remis au lendemain depuis bien trop longtemps. Bizarre ou pas, réussie ou pas, cette nouvelle ne serait jamais plus terminée que cela. Je sauvegardai mon document Word et ouvris un nouvel e-mail à l'attention de mon père.

Salut Papa,

J'espère que tout va bien – je sais que ça fait deux semaines, alors j'en conclus que ça va. J'ai voulu te contacter. J'ai échoué minablement.

J'ai des nouvelles fraîches à t'annoncer mais en attendant, je voulais que tu jettes un œil à ça. Je ne sais pas si c'est bon mais tu peux peut-être la lire, à l'occasion ? Je te passerai un coup de fil bientôt pour qu'on en discute.

Je t'embrasse,

Neil

Je pris une longue inspiration et cliquai sur ENVOYER.

Je me sentais étrangement nerveux. Mon père avait publié vingt romans et il se montrait toujours honnête lorsqu'il critiquait l'aspect technique de mes écrits – c'est bien pour cela que je les lui envoyais. Ce n'était pourtant pas la raison de ma nervosité ; je n'étais pas certain de savoir ce qui la causait mais en regardant tourner l'indicateur circulaire de ma boîte mail, j'aurais voulu revenir en arrière.

Puis le curseur se rechargea en flèche.

Et voilà. Ma nouvelle s'était envolée de par le monde.

Oublie tout ça.

Quand je regardai ma montre, il était presque midi. Je réduisis mes fichiers dans la barre des tâches, verrouillai mon bureau et sortis.

Ally travaillait désormais au département d'Éducation mais aujourd'hui, elle donnait une conférence dans le bâtiment du syndicat étudiant. C'était à l'autre bout du campus et je dus suivre le flot d'élèves jusqu'au cœur battant de l'université.

L'association du soleil et de la saison faisait penser au premier jour d'un festival de musique. Devant le bâtiment des étudiants, l'herbe étincelait sous les rayons du soleil et tout le monde semblait se prélasser, un gobelet en plastique de bière mousseuse à la main. L'asphalte autour des marches était un tapis multicolore de prospectus abandonnés ; des baffles reposaient en équilibre sur le rebord de la fenêtre à l'étage et balançait un son rythmé. Un gars maigrichon arborant des lunettes de soleil et un canotier se tenait là-haut, un pied sur le chambranle, haranguant les gens

qui passaient à proximité et criant ce qui ressemblait à des bruits parasites mêlés de quelques mots audibles dans un mégaphone.

Bien que je ne prenne pas part à cette fête, je savais qu'il existait un million d'endroits bien pires où travailler. L'ambiance était assez détendue pour me permettre de venir au bureau en jean et baskets, et il y avait de nombreuses périodes comme aujourd'hui où je pouvais travailler en douce sur mes écrits. Techniquement, on me payait même pour ça. Mais il n'y a pas pire que d'être employé dans une université pour se rendre compte à quel point vous prenez de l'âge, même quand, à vingt-cinq ans, vous n'êtes pas vraiment vieux. Ça empirait chaque septembre, avec l'arrivée de nouvelles cohortes toujours plus jeunes, aux visages toujours plus frais. On se sent comme un bouquet de fleurs vieillissantes : sans avoir encore atteint votre date de péremption, vous commencez à faner sur les bords et vous ne faites plus partie du premier choix.

Je n'avais jamais voulu qu'une seule chose : écrire. Mon père gagnait difficilement sa vie de cette manière – ses livres se classaient dans des genres trop nombreux, avec des dates de publication parfois séparées par des années entières – et en grandissant, j'avais vaguement conscience de notre pauvreté, comparé aux familles des autres gamins. Mais cela importait peu. J'ai été élevé dans l'amour des livres et des histoires : pour ce qui était des livres, nous en possédions toujours une grande quantité, et quant aux histoires, mon père était souvent présent et nous en avions un nombre infini. Je n'ai jamais eu envie de faire autre chose que de lui ressembler un peu.

Mais ce n'était pas le cas.

Depuis que je travaillais ici, j'avais soumis quatre livres à des éditeurs, et tous avaient été renvoyés avec le toc puissant d'une balle de base-ball contre une batte en bois. Très bien. Mais on a beau se répéter qu'il faut s'entraîner et faire son apprentissage, tous ces petits matins glauques et ces soirées interminables... tout cela commence à vous affecter. Il faut prendre les choses au sérieux, alors vous finissez par avoir deux boulot à temps plein. Et pour moi, il devenait difficile d'y caser en plus la vie réelle. Voire peut-être même impossible. J'allais bientôt devoir regarder la vérité en face.

Ally me soutenait, bien sûr, mais j'avais l'impression d'avoir toujours trop de pain sur la planche et j'allais bientôt devoir trancher dans le vif. Je ne sacrifierais pas ma relation avec elle. Je l'aimais bien trop pour y renoncer. Ce serait peut-être l'écriture qui passerait à la trappe. La pensée était déprimante.

Mais j'étais prêt à le faire pour elle. Vraiment.

Elle m'attendait déjà sur les marches de la maison des étudiants. Elle était facile à repérer parmi les élèves – pour commencer, ses cheveux étaient teints en rouge. Mais elle avait également fait un effort pour la conférence et portait une robe noire élégante et des talons hauts. En dehors du travail, elle préférait un jean baggy, des baskets et un T-shirt, et ressemblait d'ordinaire à un mélange entre une punk et une gamine des rues ; on s'attendrait presque, en baissant les yeux, à lui trouver un skate entre les mains. Un simple observateur se contenterait de hocher la tête et de la trouver plutôt bien foutue, mais un observateur avisé se rendrait compte qu'elle était belle, quels que soient ses vêtements. Tous les deux, par contre, se demanderaient ce qu'elle pouvait bien foutre avec moi.

« Salut, toi, dis-je.

– Ah, *enfin*. Alors, on me fait attendre, Dawson ?

– Disons que je t'oblige à persévéérer dans l'effort. »

Elle fit donc un effort pour se hisser et m'embrasser, les mains sur mes épaules. Au premier abord, Ally semblait petite et fragile. En réalité, elle était mince et musclée, le genre de fille qui pourrait vous surprendre au cours d'un bras de fer, et qui ferait certainement tout pour vous prendre de court. La première fois que l'on s'était retrouvés ensemble au lit, un an plus tôt, nous étions tous les deux aussi ivres que surpris, et j'aurais eu beaucoup de peine à m'échapper si je l'avais voulu.

« Allez, dit-elle. Je suis affamée.

– Et on ne peut pas se le permettre. »

Nous sommes entrés dans l'Oyster Bar de la maison des étudiants. Il était ainsi baptisé car le bar au centre de la salle scintillait de miroirs, entourés de tables et de chaises blanches installées en cercles croissants. Nous y avons trouvé une place libre et, tandis que nous attendions nos plats, nous avons discuté de nos matinées respectives par-dessus le bruit des conversations qui se mêlaient autour de nous.

À mesure que le temps passait, il devint évident qu'elle était déconcentrée : elle ne s'intéressait pas vraiment à notre bavardage. Elle posait des questions mais n'écoutait pas les réponses, se contentant de répondre aux miennes sans grands détails. Pour être franc, il est difficile d'échanger des banalités quand l'ombre d'une conversation importante plane sur vous.

« Très bien, finis-je par dire. À quoi tu penses ?

– À rien.

– Tu penses à quelque chose.

– D'accord, c'est vrai. Peut-être que je me fais à l'idée.

– Pour le bébé ? » devinai-je.

Mais nos plats arrivèrent et je m'écartai pour laisser à la serveuse la place de déposer les assiettes sur la table. Ally fit glisser une mèche de cheveux derrière son oreille avant d'attraper son couteau et sa fourchette.

« J'ai pris ma décision, dit-elle.

– Tu veux le garder.

– Oui. » Elle fit un geste du menton en direction du bar. « Je sais que c'est pas un putain de lieu pour avoir ce genre de conversation, mais je voulais te l'annoncer dès que j'en serais sûre. »

Je fis de mon mieux pour sourire.

« Je le savais déjà, répondis-je.

– Je ne pense pas être capable de ne *pas* le garder. »

Elle me dévisageait, à présent, et c'était comme si un combat armé se livrait derrière ses yeux.

« Je le savais, dis-je. Je t'aime.

– Je t'aime aussi. Mais ça va tout changer.

– Tout ira bien. »

Je m'efforçai de paraître convaincant. J'avais été certain de la décision qu'elle prendrait mais à l'entendre me le dire à voix haute, j'eus la putain d'impression qu'on me tirait le tapis sous les pieds. Je n'allais pas lui dire cela, bien évidemment.

« Tout ira bien, répétais-je. Tout ira bien pour nous.

– Promis ? »

Comment peut-on promettre une telle chose ? Nous avions appris la nouvelle à peine une semaine plus tôt et je n'avais guère eu le temps de m'y faire. L'idée me paraissait encore irréelle ; impossible d'imaginer ce que « tout va changer » impliquerait pour moi, pour elle, pour nous. Je tendis pourtant le bras et lui caress-

sai le dos de la main. Autour de nous, les cliquetis et les tintements du bar semblaient s'être estompés.

Je promis.

De retour à la maison, je bus une gorgée de vin blanc glacé, les yeux rivés sur l'écran de mon ordinateur portable. Sous mon bureau de fortune, l'imprimante pépia. Le papier jaillit de la face avant pour atterrir sur le sol, verso vers le plafond. La nouvelle que j'avais écrite s'imprimait à l'envers, la fin remontant lentement vers le début. Si seulement les choses pouvaient être aussi simples à défaire, dans la vraie vie.

Le salon me faisait office de chambre. J'apercevais par la fenêtre les néons familiers des restaurants de plats à emporter et des magasins de spiritueux ouverts jusque tard dans la nuit, sur le trottoir d'en face. J'habitais dans une maison remodelée et divisée par le propriétaire en deux appartements. Le premier étage tout entier – les trois pièces – était à moi. Mon voisin occupait le rez-de-chaussée : c'était un étudiant argentin qui ne semblait pas faire grand-chose d'autre que de regarder des films d'action à très haut volume et à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Nous partagions la cage d'escalier et la porte d'entrée, coincée entre un buraliste et un salon de coiffure. En rentrant chez moi après le travail, j'entendais les sèche-cheveux à travers la paroi fine du mur et je sentais l'odeur diffuse de cheveux brûlés.

Ce n'était pas génial. Ce n'était même pas un lieu particulièrement sûr. À l'arrière du bâtiment, la porte de la cave était à moitié cassée. Si vous étiez déterminé au point de vous frayer un chemin à travers les déchets pourriссant là, puis par-dessus les meubles

brisés entreposés dans la cave, vous pouviez arriver jusqu'à ma porte d'entrée sans avoir forcé la moindre serrure. Heureusement, je n'avais rien de potable à voler. Rien que mon ordinateur portable bon marché, que je rangeais d'habitude dans un tiroir sous une pile de T-shirts – planque qui dépasserait sans aucun doute l'imagination des cambrioleurs.

L'imprimante s'interrompit dans un nouveau pépiement et je restai seul avec le bruit des coups de feu et des explosions retentissant au rez-de-chaussée. J'avais la totale, ce soir-là : le sol vibrait sous mes pieds. On aurait presque pu imaginer qu'une véritable guerre se déroulait en bas. Je sirotai mon vin puis ramassai les pages, les alignai en les tapotant sur mon bureau et entrepris de les relire.

Plutôt bizarre.

Et plutôt dur, aussi.

Mais les histoires peuvent se le permettre, tant qu'elles sont honnêtes.

Par exemple, le dernier livre de mon père s'intitule *Les Poupées d'inquiétude*. L'intrigue se déroule dans un petit village, où un jeune gamin solitaire et sa mère sont battus par le père. Un marionnettiste apprend à l'enfant à fabriquer une poupée d'inquiétude – une petite figurine en pince à linge et en tissu coloré. Le soir, on raconte toutes ses peurs à la poupée et on la dépose sous son oreiller, où elle veille pendant la nuit pour vous permettre de dormir à poings fermés. L'enfant fabrique un monstre. Sur le dos de sa poupée jaillissent des allumettes brûlées pareilles à des ailes calcinées, des rognures d'ongles lui font office de serres. Et un soir, alors que son père est ivre et s'apprête à tuer la famille entière, la créature prend vie et le déchire en lambeaux.

L'intrigue fonctionne mais le livre est bien plus profond qu'il n'y paraît. Le narrateur des *Poupées d'inquiétude* est un vieillard, témoin direct des événements. Son épouse est gravement malade à l'époque des faits et le marionnettiste lui a appris, à lui aussi, à fabriquer une poupée. L'homme la crée à l'image de sa femme et lui avoue être terrifié à l'idée de mourir seul. Dans son cas, la magie ne semble pas faire effet et n'empêche pas la mort de sa femme. Pourtant, sur son lit de mort à la fin du livre, l'homme se rend compte que le fantôme de sa femme est resté à ses côtés tout ce temps, attendant qu'il termine son histoire, et lorsqu'il meurt, elle le prend par la main et ils s'en vont ensemble.

Papa avait débuté l'écriture des *Poupées d'inquiétude* deux ans plus tôt, quand ma mère livrait son dernier combat contre le cancer. L'ultime bataille d'une longue guerre, et il avait terminé le roman juste après son décès.

Dans un passage, le marionnettiste dit à l'enfant :
Peu importe qu'elle soit incomplète ou miteuse.
Tout ce qui compte, c'est qu'elle soit à toi.

Et pour mon père, les histoires avaient exactement la même fonction que les poupées d'inquiétude, sauf qu'il confiait ses peurs et ses chagrins en plaquant des mots sur une page. Ce livre contenait toutes les émotions qu'il n'aurait jamais pu exprimer à voix haute devant ma mère. Plutôt que de craquer et de lui avouer sa propre douleur – la peur de vivre et de mourir sans elle –, il avait préféré s'attacher à prendre soin d'elle. Se montrer égoïste dans ses écrits lui avait permis d'être le contraire, dans la vraie vie.

C'est ce que j'avais fait. Ma nouvelle était une décharge où j'avais balancé toutes les merdes

négatives et minables que je ressentais au plus profond de moi : les trucs que je savais injustes et que je ne pourrais jamais avouer à Ally. Bien entendu, ce serait bien plus difficile pour elle, cela exigerait autant de sacrifices et de compromis que pour moi. Alors le mec sur les pages de mon histoire pouvait déborder d'un mépris idiot et puéril à ma place, et je pouvais ainsi continuer à être un compagnon attentionné, une personne correcte. Du mieux que je le pouvais, du moins.

Je terminai mon vin.

Mais tout cela semblait brutal – et j'avais une autre idée. Je pris un stylo et griffonnai en bas de la dernière page :

Regret.

Peut-être que le gars change d'avis et se bat pour récupérer l'enfant ?

Une descente en enfer ?

Je scrutai ces lignes un moment, les fis tourner dans ma tête.

Peut-être que la fin en serait meilleure. Plus satisfaisante.

Il me fallait encore du vin. Je me levai. La nuit ne faisait que commencer, après tout, et merde – si on ne pouvait pas se saouler le jour où l'on apprenait sa future paternité, quand le pouvait-on ?

Je traversai la cuisine pour étudier la question plus en profondeur lorsque mon téléphone se mit à sonner : c'était mon fixe qui pépiait dans un coin, près de mon lit. J'en fus surpris ; j'avais presque oublié qu'il était là. Personne ne m'y appelait jamais. Mes amis préféraient les textos ou les mails.

Je posai mon verre vide près de l'ordinateur et m'en approchai.

« Allô ?

– Allô, Neil ? »

C'était une voix de femme, mais pas celle d'Ally.

« Oui. » Je m'assis sur le lit. « Oui, c'est moi.

– Oh, tant mieux. Ici Marsha Dixon. Je suis l'agent littéraire de ton père. »

Il me fallut une seconde, puis je me dis : *Ah, oui, c'est vrai.*

J'avais rencontré Marsha quelques fois et retrouvai une image mentale de son visage. Une quinquagénaire, cheveux gris coiffés en deux tresses comme une écolière. Très bohème. Quand j'étais bien plus jeune, mon père m'avait expliqué que, dans l'édition, beaucoup de gens étaient volubiles et exubérants : pendant un temps, je m'étais imaginé d'étranges variétés de volatiles exotiques et colorés. Lors de notre dernière rencontre, Marsha m'avait accordé deux bisous sans me toucher les joues, dégageant une odeur de vin et de parfum entêtant. Tous les manuscrits de romans que j'avais terminés étaient passés – de façon anonyme – sur son bureau et m'avaient été retournés. J'en avais même porté un à mon nez, pour y sentir son parfum. Rien.

« Salut, Marsha. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »

Elle attendit un instant, puis reprit d'une voix bousculée :

« C'est ton père, Neil. Je crois qu'il a disparu. »